

**Le ravage, le Royaume,  
Par Haenel, François Meyronnis et  
Valentin Retz**



**Tout est accompli, du trio Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz, est un livre qu'il faut prendre le temps de lire très attentivement.**

Parce que la réflexion y est de grande ampleur – le diagnostic du ravage de la planète Terre et de ses habitants par la fureur de la volonté de puissance aboutissant à la prison algorithmique -, inactuelle – une analyse sans concession de la Révolution française dans son délire criminel (assassiner le Dieu chrétien) -, scandaleuse pour beaucoup (le salut par le Christ).

Pensant la littérature comme voie de délivrance et éveil, les fondateurs de la revue *Ligne de risque* vont aujourd'hui plus loin, proposant la traversée du désert social par le feu de la parole chrétienne.

*Tout est accompli* est donc un livre messianique.

Nous avons poussé la pierre barrant l'accès au sépulcre, et le saint tombeau est vide.

Le cadavre de Jésus de Nazareth a-t-il été volé ? Non, il est ressuscité, se tenant près de nous pour les siècles des siècles.

C'est cet homme debout depuis des années, place de la République à Paris, dont la présence obstinée au cœur des agitations politiques indique une direction de prière.

Cet homme de peu est peut-être le seul à ne pas vivre du spectacle, se situant exactement dans l'intervalle où s'opèrent les miracles, vainqueur du mal, parce que se plaçant à la suite de qui a connu pour nous par son sacrifice le malheur absolu et a déjà vaincu le monde.

Qui a traversé la mort de son vivant peut être considéré comme un envoyé, un élu, à l'instar du Messager suprême, dont la parole, bien plus puissante que celle de la pensée calculante, est une onction pour qui accepte d'être sauvé, ou se rend compte qu'il l'est déjà.

À l'âge de la fin, de l'extermination du vivant en tant que tel, notamment par le projet transhumaniste, Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz annoncent une bonne nouvelle : le divin se donnera à qui percevra, sous la parole prostituée, les étincelles d'un monde antérieur se proposant d'advenir – car déjà advenu pour toujours.

**Dans vos parcours intellectuels et existentiels respectifs, pourquoi ce livre vient-il *maintenant* ?**

Nous avons changé, chacun selon des parcours propres. Mais, surtout, le monde dans lequel nous vivons a changé. Aujourd'hui, plus personne n'ignore que l'agencement des réseaux numériques détermine à chaque instant ce qu'il est convenu d'appeler la réalité.

Quand nous avons fondé la revue *Ligne de risque*, en janvier 1997, les réseaux étaient déjà présents, sauf qu'ils n'avaient pas encore entièrement colonisé la planète. Plus exactement : ils détenaient déjà le pouvoir, mais les humains pouvaient encore l'ignorer. Depuis le XIXe siècle, il était clair que la Société avait pris la place de Dieu. Tout partait d'elle, et tout ramenait à elle. Elle n'acceptait plus aucun dehors, et l'interprétation durkheimienne de la célèbre formule de Hegel s'appliquait : tout ce qui est social est réel, et tout ce qui est réel est social. On en était alors au *moment sociologique*.

Pour échapper à cet enfermement, des écrivains ont choisi de voir la littérature comme l'en-dehors lui-même, irréductible à tout fait social. Parmi ceux-là, les premiers, à la fin du XVIIIe siècle, furent les rédacteurs de la petite revue *Athenäum*, dont les frères Schlegel, Schelling, Novalis, etc. Ce qui est mis en regard de l'emprise de la société, c'est la notion de « littérature absolue ». Elle renvoie à une forme de mystique du langage, refusant l'utilitarisme sous tous ses aspects. À chaque fois, il s'agit de se mettre en vie, et d'échapper à l'empreinte mortifère des conditionnements sociaux. Plus question d'être réduit à une place dans la société ni de rabattre le langage au simple rang d'instrument. Cette définition vaut aussi pour Chateaubriand, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, Jarry, et pour toute la grande littérature du XXe siècle ; ainsi de Proust, Kafka, Rilke, Joyce, Beckett, etc.

*Ligne de risque* s'inscrivait parfaitement dans cette mouvance. Notre revue s'est toujours sentie une correspondance profonde avec l'*Athenäum*. Pour nous, la littérature comporte en effet une science de la délivrance. Cette science n'a rien à faire avec la morale, même si elle comporte une certaine éthique paradoxale.

D'ailleurs, ce savoir de la délivrance était le contrepoint du moment sociologique. Mais désormais la Société est coiffée par une nouvelle dimension : l'interconnexion généralisée. Ce que, dans notre livre, nous avons appelé le Dispositif. Ainsi est-on passé, sans vraiment s'en rendre compte, du moment sociologique au moment cybernétique.

À l'ère des réseaux, que reste-t-il du savoir de la délivrance propre à la littérature ?

Curieusement, ce savoir n'a jamais été aussi accessible : il se rassemble par l'entremise des banques de données, tel Google Books. Néanmoins, il s'agit d'une parodie de savoir. Sans médiations ni temps, impossible d'acquiescer celui-ci. Or la simultanéité des réseaux ne donne que l'illusion d'un accès. On est entré dans un véritable désert. Jamais la formule de Nietzsche n'aura été aussi vraie : « Le désert croît ». Dans le monde cybernétique, l'humain est exproprié de tout, même de sa propre expérience ; même sa détresse, on la lui vole. Tout le monde a faim, tout le monde a soif ; mais le système escamote cette misère.

Le monde n'a jamais été aussi fermé, et la littérature » semble complètement évacuée. Qui se soucie encore de son savoir de la délivrance ? Mais, paradoxalement, cette fermeture nous montre quelque chose d'inaperçu au cœur de ce savoir. Et cette découverte détermine, pour nous, un nouveau rapport avec la littérature.

### **Tout est accompli est-il un livre chrétien, ou tentant de rétablir spirituellement la continuité entre Israël et la chrétienté ?**

C'est précisément parce que notre livre affirme qu'Israël selon la version de l'Église et Israël selon la version de la Synagogue ont part à la même économie du salut qu'il est un livre chrétien. Le mot chrétien vient du grec *chrestos* qui traduit l'hébreu *meshiah*, c'est-à-dire « oint ». Le christianisme n'a jamais prétendu autre chose que d'accomplir la messianité d'Israël. Notre livre est profondément un livre messianique. Et pour nous, qui sommes baptisés dans la foi catholique, il n'y a aucun doute : Jésus de Nazareth est le Messie d'Israël.

### **Le projet de votre ouvrage n'est-il pas de décrire les formes contemporaines d'Amaleq, en envisageant son débordement par la brèche, la circoncision, le trou, le tombeau vide, la libre disposition du temps précédant toute chronologie?**

Le projet de notre ouvrage est de montrer, à travers l'accomplissement des temps, que *le Royaume n'est pas hors d'atteinte*. Par là, nous entendons la possibilité, pour chacun, de rejoindre son propre salut en perçant l'écran du monde. Or l'ouverture messianique s'accompagne toujours de son contraire. Israël ne va pas sans Amaleq. Dans l'histoire de la révélation, si Israël porte le salut avec pour finalité de l'offrir aux nations, le peuple qu'on nomme Amaleq vient contrecarrer l'alliance que Dieu propose aux hommes. Il intervient à chaque degré de l'histoire sainte, comme une possibilité radicalement adverse au salut. De même que Dieu a son peuple, Satan a le sien.

Il nous fallait donc tourner notre regard vers Amaleq, et montrer les différentes formes qu'il a prises au cours du temps. Au XXe siècle, la tête du serpent, c'était le IIIe Reich d'Adolf Hitler. Mais aussi la Russie bolchévique de Lénine, Trotski et Staline. Au XXIe siècle, la tête du serpent se trouve dans la Silicon Valley, et culmine dans l'idéologie transhumaniste que partagent les grands entrepreneurs du numérique, tels que Elon Musk, Jeff Bezos, Peter Thiel, Mark Zuckerberg, et leur idéologue favori, Ray Kurzweil, directeur de recherche chez Google.

Tous ces gens s'échinent à verrouiller le salut dans le cercle du monde. Or la Bible, nous apprend que le divin est indissociable de la brèche, celle que le Messie d'Israël ouvre par sa mort et sa Résurrection — ce que vous appelez avec justesse le tombeau vide. Par ailleurs, dans le judaïsme, il y a la brèche de la circoncision qui, par un retranchement, devient la marque de l'alliance. Ainsi retire-t-on au monde ce qui l'enfermerait en lui-même.

### **Votre livre n'est-il pas une réponse à la phrase du mage noir Michel Houellebecq issue de *Soumission*, « Tout peut disparaître » ?**

Notre livre n'est pas une réponse à quelque mage noir que ce soit. Quant à la phrase de Michel Houellebecq, « Tout peut disparaître », elle renvoie à la possibilité d'une évacuation générale des êtres et des choses. Cette possibilité, Houellebecq ne l'a pas inventée. Elle est inhérente à l'âge dans lequel nous vivons. Mais un point nous sépare radicalement : on ne se suffit pas du vide-ordures.

## **Tout est accompli ne pense-t-il pas la venue d'un nouveau Messie et la possibilité de sortir d'un interminable Samedi Saint maléficié ?**

Notre livre est écrit depuis une perspective messianique. Le Messie vient, est en train de venir. En ce sens, il est toujours nouveau. C'est pourtant celui qui a été crucifié sur le mont Golgotha, mis au tombeau et qui a ressuscité le troisième jour dans les faubourgs de Jérusalem. Le même qui a promis juste avant de monter au ciel, selon saint Matthieu : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Cette fin du monde ne sera rien d'autre à son tour que le dévoilement plein et entier du Messie.

Nous vivons une époque évidemment coupée du divin. Époque décrite par Nietzsche comme celle de « la mort de Dieu ». Dans les coordonnées catholiques, ce moment correspond au Samedi Saint. De quoi s'agit-il ? Entre la crucifixion, le Vendredi Saint, et la Résurrection, le dimanche de Pâques, il y a un intervalle problématique : Jésus gît dans le tombeau à l'état de cadavre et son âme descend au plus profond de l'enfer. Son humanité fait ainsi l'expérience de l'absence radicale de Dieu, de ce qui est *athée*. Il éprouve ce que vit le pécheur ayant refusé l'amour jusqu'au bout. Le théologien Urs von Balthasar ira jusqu'à dire que le Fils se laisse conduire jusque dans l'«Anti-Dieu». Ce lieu où Dieu *n'est pas* : celui du péché radical.

L'intuition d'Urs von Balthasar fut de comprendre que l'abandon le plus profond n'est pas celui du Vendredi Saint, quand Jésus s'exclame sur le gibet : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mais celui du Samedi Saint, quand l'âme de Jésus est plongée dans l'obscurité du péché, dans ce que Balthasar appelle « le domaine inviolé des ténèbres ». Dans ce lieu, la parole est morte ; et le Fils traverse l'enfer dans le plus grand silence.

Le monde du Dispositif ressemble beaucoup à l'enfer du Samedi Saint : là aussi la parole est morte, et tout est ordonné autour de l'« Anti-Dieu ». Toutefois, cette nouvelle, qui est très dure, coupante, comporte néanmoins un aspect lumineux. Non seulement le Samedi Saint ouvre sur la Résurrection, mais il est de plus l'assurance que même au milieu des ténèbres les plus extrêmes, le pécheur se trouve déjà précédé par le Christ descendu dans des abîmes encore plus profonds.

L'idéologie courante aujourd'hui voudrait faire du Samedi Saint un absolu, renfermé sur lui-même. Ce parti pris implique des conséquences funestes : la morosité, la tristesse, le désespoir ; mais aussi l'endurcissement dans le crime. Le fait de devenir indifférent à toute vie, et d'abord à la sienne. Seulement, même dans ce lieu où la parole est absente, il demeure possible de se tourner vers elle et ainsi de se laisser rejoindre ; pour peu qu'on prenne conscience que le monde du Dispositif n'est finalement qu'un Samedi Saint.

## **Comment comprenez-vous le lien entre parole et miracle ? Est-ce celui de Jeanne d'Arc face à ses juges, dont le verbe est littéralement de paradis ? La littérature est-elle au sens fort une prière mettant en relation le présent avec une « antériorité jamais révolue » ?**

Pour paraphraser une formule juive, la parole est le lieu du monde, mais le monde n'est pas son lieu. C'est sur ce point-là que butent les modernes. Pour eux, la parole n'est qu'un élément du monde, elle lui appartient. Mais pour les mystiques juifs et chrétiens, la parole précède le monde, et demeure vis-à-vis de lui dans un état d'étrangeté radical. En ce sens, elle a partie liée avec le miracle. Plus exactement, elle est miracle. Elle ne cesse d'interrompre la continuité du monde, même si le monde ne se reçoit qu'à partir d'elle. En somme, elle manque toujours au monde, et c'est pour ça qu'il y a un monde.

Témoigner de la parole, c'est donc sortir du monde. À celui qui fait le saut, il incombe toujours d'affronter un tribunal présidé par un quelconque évêque Cauchon, ordonnateur du procès de Jeanne d'Arc à Rouen. Vous avez raison d'invoquer la langue de paradis de Jeanne devant ses juges. À la question de l'évêque : « Vous sentez-vous en état de grâce ? », qui visait à la confondre comme les pharisiens cherchaient à confondre Jésus, elle répond avec une sobriété évangélique : « Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; et si j'y suis, Dieu veuille m'y garder ! » Car celui qui se tient profondément

dans la parole n'a pas d'autre site que la parole. Il est emmené, ce qui suppose de sa part une confiance absolue. Il ne cherche plus ses ressources en lui-même, mais il les reçoit entièrement du divin. Par là, non seulement il est hors du monde avec la parole, mais encore le monde se reçoit-il de son témoignage.

Quant à la littérature, elle est bel et bien une prière qui nous tourne vers ce que nous avons nommé le Royaume, nous attirant vers cette antériorité plus ancienne que le passé le plus lointain et plus neuve que le futur le plus reculé. Ainsi la littérature nous montre-t-elle que la parole demeure l'axe du Royaume comme elle l'est également de notre existence. S'orienter à partir de cet axe, c'est vraiment parler, et c'est vraiment vivre.

### **Comment sortir du « temps-sortilège » se confondant avec « l'âge de la fin » et du Dispositif intégral? Des phrases peuvent-elles détruire des cyborgs ?**

Ce que nous appelons « temps-sortilège » renvoie au régime imposé par la Dispositif. En effet, l'instantanéité des réseaux, où les informations circulent à la vitesse de la lumière, court-circuite les trois dimensions courantes de la temporalité : passé, présent, futur. Nous vivons désormais dans un maintenant évidé de toute présence, dans un instant spectral qui nous attrape comme une diablerie — comme un sortilège. Zombifiés, nous devenons étrangers à nous-mêmes ; nous n'avons plus la ressource d'être notre *contemporain*, c'est-à-dire de marcher avec le temps. Réduits à l'état de spectateur, nous ne pouvons qu'assister à la liquidation en cours ; et c'est ce que nous appelons « l'âge de la fin ».

Comment sortir de cet enfer inhérent au Dispositif ? Celui-ci n'étant que la généralisation de la mort sous les espèces de la virtualité, on ne sort du Dispositif qu'en nous liant à celui qui a vaincu la mort, et qui est le Messie d'Israël. C'est pourquoi les chrétiens mettent la Résurrection au cœur de leur annonce. Le Christ ne dit-il pas : « Prenez courage ! Moi, je suis vainqueur du monde » ? Aujourd'hui le monde se confond avec le Dispositif, et cette tendance risque de s'aggraver au fil des années. Il est difficile d'échapper à l'agencement des réseaux, parce qu'il est impossible de sortir du monde, sauf à se mettre sous la garde du Messie. Celui-ci étant l'incarnation de la parole, il est l'occasion d'une brèche. Et cette dernière est vraiment effective parce que le Messie d'Israël va jusqu'au bout de l'Incarnation en affrontant la mort sur le bois. À celui qui assume dans son existence le destin de la parole, il est donné de vaincre avec le vainqueur, et par là de sortir du monde dès cette vie.

Vous demandez si des phrases peuvent détruire des cyborgs. Cette question nous renvoie à un univers qui est celui de William Burroughs. Celui-ci concevait la littérature comme une machine de guerre à l'encontre de la servitude sociale, comme un contre-rituel pour mettre en pièces son envoûtement. Nous ne sommes pas en désaccord avec cette position, mais ce n'est pas la nôtre. Burroughs reste enfermé dans la volonté de puissance. Il oppose celle du réfractaire à celle, entièrement mauvaise, de la prison sociale. Pour nous, il ne s'agit pas d'entrer en compétition avec le cyborgisme ; car un contre-cyborgisme ne peut-être que cyborgique. La victoire qui repose sur la force appartient au monde. Parce qu'elle méconnaît la puissance de la faiblesse, elle demeure prisonnière de sa propre volonté. Mais lorsqu'on choisit la faiblesse, on ne se restreint plus à une seule polarité, toujours opposable à une autre. Voilà pourquoi on peut vaincre dans la faiblesse ; et d'ailleurs, rien n'est désirable que la victoire. Or celle-ci ne se rejoint pas par une destruction, surtout quand la destruction devient le soubassement du monde, comme c'est le cas à l'heure du Dispositif. Dès lors, il ne s'agit plus d'opposer une violence à une autre, mais de se mettre à la suite de la parole qui a déjà vaincu le monde.

### **Quelles différences faites-vous entre le reste et le résidu ?**

L'une des choses qui caractérisent les Temps modernes, c'est le refus de l'idée de sacrifice. Dans cette perspective, le sacrifice est tout juste bon à remiser dans une pièce du musée de l'Homme. Le problème, c'est que si l'on postule que tout est profane, la réciproque s'applique aussitôt : tout est sacré. Ce qui signifie que tout est en proie — tout doit être détruit. Nous sommes là au cœur de la

courbure des Temps moderne. La civilisation occidentale prétendait en finir avec le sacrifice, et celui-ci a fait retour sur nous avec une violence inimaginable.

Cette violence aujourd'hui prend trois formes. L'emprise de la cybernétique, la mise en joue atomique et la destruction environnementale, indissociable du Marché global.

Dans notre livre, nous proposons une nouvelle doctrine du sacrifice. Celle de René Girard nous semble non seulement réductrice, mais fautive dans son principe. Pour lui, le sacrifice relève exclusivement de l'anthropologie. Il le pense en rapport avec ce qu'il appelle la violence mimétique. Le sacrifice permettant simplement de passer de la violence de chacun contre chacun à celle de tous contre un seul.

Pour nous, la messe catholique — donc aussi la Passion et la Résurrection du Christ — n'est pas du tout une sortie du sacrifice comme le croit abusivement Girard, mais son *accomplissement*.

Un sacrifice opère le partage entre « reste » et « résidu ». Il s'agit à chaque fois de rapprocher ce qui est à disposition, le monde qui nous entoure, de ce qui est indisponible. Dès lors, le « reste » correspond à ce qui est rapproché, et rendu vivant par ce rapprochement ; et le « résidu », à la part qui demeure éloignée de ce qui rend vivant. Celui qui accomplit entièrement le sacrifice, et qui rassemble en lui tous ses moments — il est à la fois sacrificateur, sacrifiant, destinataire et offrande — , c'est le Messie d'Israël, en tant qu'il est la parole incarnée. À travers lui, la parole se fait sacrifice ; et le sacrifice, parole. Voilà le sens de la formule de Paul dans l'Épître aux Hébreux : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as façonné un corps. » Bref, la parole s'est incarnée pour qu'il y ait accomplissement du sacrifice, et que celui-ci soit le salut du monde. En somme, le reste qu'il s'agit toujours d'extraire du monde n'est rien d'autre que la part qui a été mise en réserve dans la victoire du Messie d'Israël. Et cette part, c'est l'amour.

Quand il est accepté par les hommes, le sacrifice retire au monde ce qui l'enfermerait en lui-même.

### **Qu'entendez-vous précisément en désignant la France préchrétienne comme «terre de sorcellerie»?**

Toutes les terres habitées par les hommes sont liées à des dieux, des morts, des esprits, et à tout un monde invisible. On ne peut pas réduire le monde à ce qui se voit, encore moins à l'action humaine. Nous ne sommes pas seuls sur terre. Jusqu'aux Temps modernes, les civilisations postulaient qu'il y a aussi des invisibles, ayant eux-mêmes une histoire enroulée dans celle des peuples. Même en mille cinq cents ans, l'Église catholique n'a pu réduire cette dimension païenne. Elle a dû composer avec elle, christianisant certains de ses aspects et cantonnant pour le reste l'influence des sorciers dans les marges. Pour parler spécifiquement de la France, celle-ci est à la fois terre de sorcellerie, terre catholique et une terre vouée à la laïcité républicaine comme nouveau culte.

### **La République est-elle pour vous l'autre nom du blasphème ?**

La République n'est pas l'autre nom du blasphème. Mais elle a été instaurée en France par une inversion systématique de la liturgie catholique. On ne comprend rien à l'histoire de la Révolution française si on l'envisage avec les yeux du pharmacien Homais, le personnage de *Madame Bovary*, incarnant le type même du bourgeois scientifique et progressiste. Homais a été produit par la Révolution. Il ne comprend rien au processus qui l'a fabriqué et, malheureusement, comme lui, l'ensemble des Français en est souvent réduit à ânonner le catéchisme républicain. Ce qui, entre nous, empêche de comprendre quoi que ce soit au moment révolutionnaire.

On ne saisit la dynamique interne de celui-ci qu'en comprenant à quel point il est lié au sacré antérieur. En fait, il le renverse, il le parasite ; et en ceci il demeure pris dans sa syntaxe. On peut donc décrire la Révolution comme une liturgie à l'envers. Ainsi Fouché, ancien oratorien, organise-t-il à Lyon, en novembre 1793, une véritable messe noire. Place des Terreaux, il dispose une procession de sectionnaires sans-culottes faisant cortège à un âne à la queue duquel on a accroché la Bible et un crucifix. Revêtu des vêtements liturgiques de l'archevêque de Lyon, l'âne est incité par les révolutionnaires à piétiner des hosties consacrées après avoir bu du vin de messe dans un calice. Après la messe noire, on a droit aux sacrifices humains des 4 et 5 décembre 1793. On tire des jeunes gens

des prisons, puis on les lie deux par deux, et là on les massacre en les canonnant avec de la mitraille avant que des cavaliers achèvent les survivants à coups de sabre. Ce genre de cérémonie lugubre n'a rien d'exceptionnel. Dans d'autres endroits de France, on a pu constater le même genre de violences blasphématoires. Au plus fort du moment révolutionnaire, le culte était d'ailleurs rigoureusement interdit, et les prêtres le desservant condamnés à mort, de même que les fidèles. Les édifices religieux étaient à l'époque désaffectés, et parfois dévolus à d'autres célébrations, en particulier celles dédiées à la déesse Raison. Les révolutionnaires ont même essayé de s'en prendre au calendrier. Ils en ont institué un nouveau commençant le 22 septembre, jour de proclamation de la République. Comme l'évêque Grégoire demandait à quoi pouvait bien servir ce nouveau calendrier, l'un des conventionnels lui répondit simplement : « Il sert à supprimer le dimanche ». C'est-à-dire à faire refluer Dieu. Quant aux fêtes, on remplace les saints par des fruits, des plantes, des légumes ou des minéraux. À la Noël, plus question de fêter la naissance du Sauveur, mais le jour du chien ; l'Épiphanie est subrogée par la morue ; la Toussaint, par le salsifis.

**Lisez-vous la Révolution française à l'ombre de Joseph de Maistre la comprenant comme guerre de religion ? La France serait-elle par excellence le pays du déicide, et pourtant également, par sa littérature – idée sollersienne que vous reprenez – à la porte du Royaume ?**

Il n'est même pas nécessaire de se mettre « dans l'ombre » de Joseph de Maistre, comme vous dites, pour comprendre que la Révolution a été une guerre de religion. Et cette guerre se prolonge à travers tout le XIXe siècle jusqu'à aujourd'hui. C'est en effet dans ce pays, voué par Louis XIII à la Vierge Marie le 10 février 1638, que l'on a mis Dieu à mort. La scène racontée dans le Gai Savoir par Nietzsche se passe donc en France et dans la langue française. Le 21 janvier 1793, à 10h20, on ne coupe pas seulement la tête d'un monarque, on décapite un souverain configuré au Messie d'Israël par l'onction reçue à Reims. On pensait d'ailleurs le roi de France comme un évêque du dehors. Parce qu'il incarnait le Royaume, il appartenait aussi à l'Église. Donc à Israël. Les rois de France se comparant aux rois de Juda, ancêtres du Messie, il y avait continuité entre le royaume de France et le Royaume des Cieux. C'est cela qui aujourd'hui n'est plus pensé, et que pourtant la littérature française n'a cessé de rappeler, de Baudelaire à Jean Genet. Il n'est pas indifférent de noter que les écrivains du XIXe siècle — Balzac, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly — lisaient attentivement Joseph de Maistre, dont ils recevaient une certaine compréhension de la nervure révolutionnaire. Par là, ils témoignaient que la France pouvait être à la fois le pays du déicide tout en se tenant à chaque instant à la porte du Royaume. Au cœur de celui-ci, ils reconnaissaient la parole, qui empêche le monde de se clore sur lui-même. Si Balzac peut décrire aussi bien la société de son temps, c'est précisément parce qu'il se situe au-dehors. Pas question de se laisser enfermer dans la partouze sociale.

**Reprocheriez-vous à la science galiléenne, un Galiléen cherchant à chasser l'autre, son besoin de violer les secrets et le déploiement de l'omnipotence du calcul ? Ne vous enchantez-vous pas a contrario des découvertes de la physique quantique ? Qu'aurait pu nous apprendre l'Olympica, de «l'hérésiarque» Descartes de cette obstination à vouloir remplacer l'universel catholique par un universel mathématique ?**

Nous ne reprochons rien à la science galiléenne. Seulement, nous essayons de penser la malignité qui se dissimule en elle. On a l'habitude d'associer la science avec le bien. De notre point de vue, cela n'aide pas à comprendre ce qu'elle est, ni ce qu'elle fait. Dans *Tout est accompli*, nous démontrons que la science n'est rien d'autre qu'une hérésie chrétienne. Elle pose sa catholicité, c'est-à-dire son rapport avec l'universel, en miroir de la catholicité chrétienne. L'universel de la science galiléenne renvoie aux formes mathématiques, à la possibilité de tout réduire à des mesures à l'intérieur d'un espace cosmique homogène entièrement soumis à la géométrie euclidienne. Ce primat de la mathématique aboutit à ne retenir du monde que sa transposition en valeurs numériques. À tout ce qui existe, la nouvelle science surimpose un hologramme mathématique à partir duquel elle peut convoquer à sa guise chaque chose et l'agencer dans ses procédures. L'universel chrétien, quant à lui,

repose sur l'impossible, c'est-à-dire sur la certitude de traverser la mort. Si l'on prend en compte cet événement, la Résurrection, plus moyen d'enfermer quoi que ce soit dans le cercle du monde. En ressuscitant, Jésus-Christ a ouvert la brèche par laquelle chacun peut se laisser rejoindre par le divin. La science moderne, depuis Descartes et Galilée, réduit le monde « sensible » à sa structure géométrique. C'est par là qu'elle met les choses en demeure de révéler ce qu'elle cache. Cette mise en demeure, généralement inaperçue, comporte une extraordinaire violence. Ce qui était à l'arrière-plan, la science ne cesse de le propulser en première ligne. Toute son histoire n'est donc qu'un assaut continu contre replis et tréfonds. Nous arrivons à ce point du temps où l'effet en retour de ce forçage pèse sur l'ensemble des êtres vivants. Avec le déploiement du calcul dans le Dispositif, cette réquisition acharnée à l'encontre de toute latence modifie les conditions mêmes de la vie sur terre. Quant aux hommes, ils seront bientôt remodelés par les noces de la biologie et de la cybernétique, comme l'annoncent les sectateurs du transhumanisme. Ceux-ci projettent d'ailleurs le transfert de l'humanité sur un autre astre, le jour où le nôtre sera devenu inhabitable. Le délire transhumaniste, qui par certains côtés est apparenté au délire eugéniste des nazis, ne vient pas de nulle part. Il est déjà en germe dans la science moderne, qui re façonne le monde à son image, le réduisant ainsi au calcul. Pour ce qui est de la physique quantique, on ne peut pas dire qu'elle nous enchante. Certes, avec elle, la science ne prétend plus décrire le monde conçu comme un ensemble de faits, ainsi que le voulaient les scientifiques ; mais elle procède à une dissolution générale. Avec la théorie quantique, la science ne traite plus que des probabilités. Car au niveau de la physique des particules, il n'y a plus de faits, seulement des possibilités. Ainsi la science dans son dernier avatar renonce-t-elle à saisir autre chose que son propre calcul. On liquide la chimère scientifique, mais cela se paie par un bouclage dans la réduction statistique.

**N'y a-t-il d'accès à « la parole derrière la parole » qu'à prolonger l'instant de l'ordalie, ou du sacrifice? La Shoah ne fut-elle pas un sacrifice inversé visant à exterminer la possibilité même de toute parole en la soumettant à la fureur du « dernier homme »?**

On accède à la *parole derrière la parole* — c'est-à-dire au langage proportionné à l'incommensurable, qui a sa source dans le vide qui précède chaque mot — en acceptant de mourir à soi-même. Quand Céline définit ce qu'il appelle le « je » lyrique drôle, il fait cette observation très judicieuse : « *Il faut être plus qu'un petit peu mort pour être vraiment rigolo ! Voilà ! il faut qu'on vous ait détaché.* » Impossible, donc, d'accéder à la parole derrière la parole si l'on n'a pas été « détaché » — si l'on ne parle pas, d'une certaine façon, depuis la mort. Alors oui, il faut être ordalique. Tout véritable écrivain est ordalique.

En un sens, il n'y a littérature que lorsqu'une parole s'oriente vers le cœur du langage. Ce qui suppose que l'écrivain cède le pas à la parole — que le fini cède le pas à l'infini. Par ailleurs, la littérature a un lien constitutif avec la défaillance. Elle part toujours de la lézarde, de ce qui est blessé, vacillant, dépourvu de sens, et depuis cette lacune elle remonte vers l'axe de la parole. Or l'axe de la parole, c'est précisément le cœur du Royaume ; de sorte que la littérature ne cesse d'en recevoir les éclats, qu'elle porte ensuite vers le monde dans une annonce prophétique.

Lorsque vous nous demandez si la Shoah n'est pas un sacrifice inversé visant à exterminer la possibilité même de toute parole, vous touchez un point important. Ce qui est en jeu dans la Shoah, c'est non seulement le Royaume, mais encore son cœur : la parole réellement parlante. C'est elle que les nazis, fût-ce sans le savoir, cherchaient à atteindre à travers les juifs. Derrière le débordement de violence hitlérienne, il y a la volonté d'en finir avec la parole, donc avec le Dieu des juifs. Le national-socialisme était avant tout un biologisme scientifique. Son but : en terminer avec Israël sous toutes ses formes. C'est aussi celui du « dernier homme », dont le transhumanisme est aujourd'hui l'idéologie dominante.

**Le trio Meyronnis-Haenel-Retz est-il résolument antimoderne ?**

Nous sommes si peu modernes, au fond, que nous n'avons jamais été antimodernes. Quelqu'un qui se définirait comme tel demeurerait entièrement régi par ce qu'il refuse. Nous nous méfions beaucoup



des gens qui s'adosent au préfixe « anti ». En définitive, ils ne sont déterminés que par ce qu'ils combattent. Nous sommes d'autant moins antimodernes que nous annonçons l'engloutissement des Temps modernes dans une courbure.

Si *l'âge de la fin* dans lequel on entre avec la Première Guerre mondiale résulte bien des Temps modernes, il inaugure toutefois une époque entièrement nouvelle : celle de l'accomplissement planétaire du nihilisme. Quelqu'un qui en tiendrait encore pour quelque forme que ce soit de progressisme ne peut plus être estimé, en 2019, que pour un imbécile. Il y a des progressistes de gauche, de droite, et tous partagent le même aveuglement. Ils raisonnent dans des catégories, celles des Temps modernes, qui sont déjà échues.

Walter Benjamin employait un terme particulièrement éclairant pour décrire le décalage entre un discours affiché et une situation historique. Afin de présenter les bavardages héraldiques et blasonnés tenus par les chancelleries des Empires centraux en 1914, Benjamin employait le concept de « phraséologie ». Notre analyse, c'est que tous les discours liés aux Temps modernes opèrent désormais comme une phraséologie. On a beau parler à tout bout de champ de « progrès », de « démocratie », de « souveraineté », d'« émancipation », ou encore de « marché libre », de « croissance économique », tous ces vocables ne renvoient qu'à un monde englouti ; celui où chacun de ces mots s'applique à des *états de faits*. Or, dans un monde régi par la réticulation cybernétique, il n'y a plus de *faits* ; car ces derniers ont été dissous dans le flux continu des informations.

L'une des choses qui nous caractérisent tous les trois, c'est que nous avons toujours été extraordinairement sceptiques quant aux Lumières françaises. Elles nous ont toujours semblé très peu lumineuses, pour ne pas dire étroites et métaphysiquement nulles. Voilà pourquoi nous nous sommes intéressés si passionnément aux mystiques juives et chrétiennes, mais aussi aux mystiques de toutes les traditions.

### **Quel rapport entre le vouloir et le « saut », dans la foi, l'écoute, la parole ?**

Toute véritable parole procède d'une écoute, et cette écoute renvoie elle-même à une parole antérieure. Le saut dans la foi consiste à admettre que cette parole nous a parlé, et nous a nommés d'une façon qui échappe à toutes les nominations humaines. Cela suppose de faire confiance à cette parole, d'être *emmené*, et de ne plus faire fond sur soi. En ceci, le saut dont nous parlons ne relève aucunement d'une métaphysique de la volonté. Faire le saut dans la foi, c'est, comme le dit maître Eckhart, s'abandonner au *Gelassenheit*— au « laissé être ».

### **La publication de votre livre a-t-il entraîné des débats, par exemple avec Alain Badiou ou les militants du Comité invisible ?**

Le livre n'a pour l'instant entraîné aucune réaction significative, ce qui reflète l'inanité du débat intellectuel en 2019 ; et aussi l'emprise d'une certaine censure rampante, et déniée en tant que telle. Badiou adhère encore à la révolution communiste, alors que nous démontrons son impossibilité radicale au XXI<sup>e</sup> siècle. Quant aux militants du Comité invisible, ils croient encore aux « beaux gestes » des militants de la « Bonne cause ». La position de Badiou ne relève à notre avis que d'une posture avantageuse, tandis qu'il y a une certaine effectivité dans la prose étincelante du Comité invisible. Nous ne les mettons donc pas sur le même plan. Débattre avec les amis de Julien Coupat aurait un sens ; mais pas avec un fantôme qui retarde.

**Propos recueillis par Fabien Ribery, <https://intervalle.blog>**